



**Colas Duflo, Philosophie des pornographes, Paris, Seuil,
“ L’ordre philosophique ”, 2019**

Sophie Audidière

► **To cite this version:**

Sophie Audidière. Colas Duflo, Philosophie des pornographes, Paris, Seuil, “ L’ordre philosophique ”, 2019. Dix-Huitième Siècle, 2020. hal-03339034

HAL Id: hal-03339034

<https://hal.science/hal-03339034>

Submitted on 9 Sep 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Quelle est la philosophie des pornographes ? » demande Colas Duflo (p. 11). Cette petite question posée modestement par l'auteur condense en réalité un grand nombre d'acquis de la recherche sur le 18^e siècle : on est conduit à elle par les études consacrées à la littérature clandestine, par l'histoire du livre, l'histoire sociale, sans oublier l'histoire des émotions, mais aussi par l'historiographie et la contextualisation (voire la déconstruction) des catégories interprétatives de l'histoire de la philosophie et de l'histoire de la littérature. Toutes livrent des éléments qui font apparaître la nécessité de comprendre cet objet devenu illisible pour nous, si on veut comprendre le 18^e siècle dans son étrangeté par rapport à nous, dans son inventivité scripturaire (littéraire et philosophique) propre, et dans sa réalité historique : les romans pornographiques à ambition philosophique. C'est que nous lisons là des œuvres qui datent d'avant l'incommensurabilité entre littérature et philosophie et *a fortiori* entre jouissance sensible et pensée, mais aussi d'avant le triste divorce de l'intérêt sensible et de l'intérêt intellectuel (ces romans reposent, on comprendra par quels moyens, sur « l'intéressement du lecteur de philosophie à la vérité des énoncés », p. 33), elles sont « des objets esthétiques qui interdisent entièrement, dans leur projet même et dans tous les sens possibles, une satisfaction désintéressée », p. 15), et enfin d'avant la naissance de l'écrivain s'interdisant patchwork, reprise, circulation anonyme, pour faire « œuvre littéraire », « servir à la reconnaissance d'un auteur » (p. 19). Étrangères en ceci à nous autres contemporains, elles sont bien ancrées sur le terrain romanesque du 18^e siècle où, précisément, « on aime à dissertar » (p. 17).

En quoi sont-elles un objet spécifique, d'un point de vue historique, philosophique et littéraire ? C. Duflo commence donc par constituer ces œuvres en un corpus spécifique, à savoir le corpus romanesque clandestin libertin, licencieux ou obscène : *Les mémoires de Suzon*, *Dom Bougre*, *La religieuse en chemise*, *Margot la ravaudeuse*, *Thérèse philosophe*, *Les bijoux indiscrets*..., et jusqu'à Sade qui, dans un premier temps, trouve sa place dans la continuité du corpus examiné. L'auteur construit et établit la cohérence d'un corpus clandestin, qui constitue presque un genre, une « bibliothèque libertine » de textes « hybrides » par leur genre même, reliés par une forte intertextualité, très ancrés par leur hybridité dans l'actualité intellectuelle, poursuivant une ambition absolument philosophique, tantôt positive, tantôt polémique (depuis le refus du roman sentimental jusqu'à la discussion morale ou portant sur l'existence de Dieu), critique voire sceptique, dont l'effet ultime est l'instabilité constante voire l'inconfort de la position (!) du lecteur. Or ce même corpus a rencontré un succès énorme. Il est donc évident que l'ignorer ou s'épargner la tentative de le saisir ne peut que signifier méconnaître profondément le 18^e siècle, et on se réjouit d'être guidée avec une telle clarté dans cette tentative.

À cette fin, C. Duflo interroge toutes les dimensions de ces œuvres : que faire du fait qu'il s'agit de romans « dissertatifs » ou « discoureurs », de romans d'apprentissage ou mémoires à la première personne, du fait que les narratrices soient féminines, nonne, pucelles, filles, comtesses, débauchées ? Il s'agit toujours de « faire de la lecture, conclut le premier chapitre, un exercice philosophique » (p. 49), de provoquer un devenir-philosophe du lecteur et de la lectrice. La démonstration se poursuit avec des études approfondies non des modèles du genre, mais des romans particulièrement féconds que sont *Dom Bougre*, *Thérèse philosophe*, ou *Les bijoux indiscrets*. Ces chapitres alternent avec d'autres qui parcourent tout le corpus à la recherche des intertextes clandestins, mais aussi de la philosophie hétérodoxe, et qui trouvent la dimension souvent conformiste de la morale exposée, malgré, autre sujet de chapitre, le voyage fait par le lecteur et sa soumission à des « expériences en philosophie morale ». On cherche également le matérialisme ou une réponse à la question ardente de savoir si la philosophie peut rendre heureux...

Le dernier chapitre reprend les questions les plus vitales posées par ce parcours dans le corpus pornographico-philosophique, sous la forme crue sadienne : Y a-t-il un devenir-philosophe de la narratrice ? À quoi sert la philosophie ? Nos narrations obscènes et philosophiques, qui s'astreignent à « l'ordre des matières », nous disent-elles quelque chose de réel du monde, ce qu'on appellera « la nature » ? — sans qu'on puisse décider si Sade, pointe du siècle dans ses dernières années, les endosse ou les détruit.

L'épilogue enlevé et synthétique convaincra aisément, au terme de la démonstration et de ses détails, que ces « objets indignes » (p. 283) et non seulement « bizarres », méritaient bien une lecture informée historiquement. Il rendra surtout sensible aux effets philosophiques de ce qui circula « à dos de colporteurs » (p. 285) : ces livres ont pu être de puissants opérateurs de « décentrement » (p. 286). On voudrait demander pour finir s'il y a une meilleure définition de la philosophie que d'être ce décentrement quand se dit dans le langage, et par conséquent insister sur le fait que ces narrations pornographiques furent bien une façon d'être de la philosophie au 18^e siècle. En ceci, l'ouvrage d'histoire de la littérature et d'histoire de la philosophie de Colas Duflo est aussi un ouvrage de philosophie. Il met au jour qu'à la question du siècle, à savoir : « Comment embrasser la philosophie ? », on a pu proposer cette réponse époustouflante : en prenant du plaisir au récit d'apprentissage de celle qui se met à nu. À celles et ceux qui en souriraient, dupes de la frivolité apparente de la chose, Colas Duflo rappelle pour conclure que « ce qui est advenu peut fort bien disparaître », et que ce serait fort triste.

Sophie Audidière